

*rendez à César ce qui appartient
à César.*

RÉPONSE

COMMUNISTE-ICARIENNE

A LA

TRIBUNE LYONNAISE.

*vous aurez toujours du pauvre parmi
vous mais vous ne réussirez pas toujours*

Prix : 15 c.



RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

Pour un combat moral, je vais sur le terrain,
 Et j'ai, pour me défendre, un crayon à la main.
 Mais serai-je vainqueur? je suis sans rhétorique
 Et n'ai, pour tout savoir, que ma simple logique.
 Faut-il avoir recours aux phrases du hasard?
 Mais je m'attirerais le dédaigneux regard
 Du sot ou du savant de la littérature,
 De l'homme sans respect pour la simple nature,
 Et même du pédant sans érudition
 Qui voudra censurer ma ponctuation,
 Surtout en n'employant qu'expressions vulgaires
 Que trivialités, que des mots populaires.
 En outre, surchargé d'un énorme souci,
 Et puis interrompu comme je suis ici,
 On ne peut crayonner, en perdant la cervelle,
 Qu'un bien faible aperçu de ce qui s'y révèle;
 Car, du matin au soir, autour de mon bureau,
 Un tintamare affreux m'étourdit le cerveau.
 Mais ma naïveté sera toujours connue
 De l'appréciateur de l'idée ingénue;
 Si de tous mes lecteurs, je serai bien compris.
 Et quelque bel esprit me vouait au mépris,
 Disant que mon discours n'a rien de poétique,
 Pas un mot élégant, rien de scientifique,
 Je répondrais tout net, l'argument est aisé :

- » au journalisme, toujours d'après vos principes,
- » de donner à chacun sa part au soleil, et à chaque
- » opinion place à la tribune. »

Pour de la loyauté de votre part envers le communisme, nous n'en voyons pas, attendu que tout ce que vous avez dit jusqu'à ce jour contre cette doctrine n'a eu d'autres tendances que de la mettre en défaveur dans l'esprit public, ce qui est au contraire déloyal, vu que, comme démocrate, vous devriez être plutôt son défenseur que son agresseur ; et nous ne voyons pas non plus quelles opinions vous avez défendues dans ces occasions, pas même la vôtre, personne ne l'ayant attaquée, ce qui serait d'ailleurs difficile, puisque vous ne vous êtes encore prononcé pour aucun système ; enfin, et, pour du courage, nous en voyons encore moins, parce que ce n'est pas être courageux que d'attaquer une doctrine toute de modération, toute de pacification et toute d'humanité, à plus forte raison puisque vous dites qu'elle ne jouit pas d'une grande sympathie, ce qui porterait à croire que vous voudriez amoindrir ou peut-être détruire celle-ci, en disant que le système est susceptible de féodalité. Si vous admettez que le communisme ne jouit pas d'une grande sympathie, nous ne faisons que le supposer : 1° parce que, par rapport aux nombreuses calomnies que l'égoïsme, l'erreur et l'ignorance débitent contre cette doctrine, beaucoup de timides qui, dans le fond, y adhèrent, n'osent se prononcer ouvertement (est-ce étonnant ? n'en a-t-il pas été de même au berceau du christianisme ? voyez saint Paul) ; 2° parce qu'il n'y a que les gens vraiment justes, humains et qui ont secoué le joug des erreurs et des préjugés, qui ont le courage de se prononcer ; 3° ceux qui voudraient sortir avec honneur et probité de dessous le poids de la misère qui les accable ; 4° et ceux qui connaissent avec discernement tous les vices de l'organisation sociale, et qui savent que c'est là la source de tous nos maux et de tous nos malheurs. Oui, tous ceux-



là se prononcent communistes, ainsi que tous ceux qui savent que c'est l'individualisme qui désunit les familles, qui détruit l'amitié de parenté et l'amour du prochain ; parce qu'il divise les hommes en divisant leurs intérêts. Vous le savez aussi bien que nous.

Pour quant à ce que vous dites que la haute presse n'a pas encore voulu admettre le communisme à la discussion, nous en savons le motif, et vous le savez aussi, pourquoi ne le dites-vous pas ? Et pourquoi ne nous dites-vous pas non plus de tous les systèmes posés, celui qu'elle a discuté ? C'est un tort que vous reprochez au journalisme, dites-vous. C'est, sans doute, parce qu'il n'a pas fait comme vous, qu'il ne l'a pas attaqué, en le suspectant de féodalité, pour le faire déprécier dans l'opinion publique. Eh bien ! nous, nous lui savons bon gré, de ne pas gêner l'essor de la pensée ; nous préférons son silence à vos attaques indirectes et détournées. D'après vos principes, dites-vous, de donner à chacun sa part au soleil et à chaque opinion place à la tribune ! Mais que n'enseignez-vous le chemin pour atteindre ce double but ! Et que ne développez-vous vos principes ! Voici une de vos phrases qui n'est pas la moins contradictoire :

« Ainsi, tout en défendant le communisme comme opinion, les communistes, comme citoyens, nous étions naturellement amenés à dire si nous appartenions à cette classe, et dans le cas contraire, à expliquer pourquoi. Nous l'avons fait en termes très-modérés ; nous avons dit : nous repoussons le système communiste, parce que, etc. »

Mais, par vos détours et vos contradictions, vous nous contraignez à vous réitérer les mêmes reproches et nous assujettissez, malgré nous, à mille répétitions. Quand avez-vous défendu le communisme et les communistes ? Il paraît que vous prenez l'attaque pour la défense. Vous dites qu'en défendant ceux-ci, vous a amené à dire si vous apparteniez à *cette classe*. Vous prenez donc un sys-

tème, une doctrine, une opinion pour une *classe* ! Pourquoi ? Et puis, ce n'est pas votre défense qui vous a amené à dire que vous repoussez le système communiste, puisque vous dites ailleurs que si vous pussiez appartenir à cette doctrine, rien n'eût été plus naturel que d'en prendre la défense. Donc vous ne l'avez pas défendu.

Maintenant, M. le Rédacteur, venons à vos plus redoutables arguments, à vos derniers retranchements, que vous avez eu soin de vous ménager en cas de retraite ; c'est un combat moral que vous avez engagé, et nous devons vous suivre sur le terrain où vous nous avez placé ; mais notre duel ne sera pas sanglant, parce que, comme vous le dites, le pouvoir de la parole est substitué à celui de l'épée.

« Le communisme, dites-vous, est l'état primordial de la société ; c'est un fait acquis à l'histoire ; de là, la tradition de l'âge d'or.... Mais il ne faut pas faire abstraction des passions humaines, au nombre desquelles se trouve l'égoïsme, père de la propriété. Le désir de la propriété est inné dans le cœur de l'homme, et c'est ce désir fatal qui a détruit le communisme primitif. »

Nous convenons avec vous, M. le Rédacteur, que c'est le désir fatal de la possession particulière qui a détruit le communisme primitif ; mais comment s'est opérée cette destruction ? Vous le savez bien, mais vous n'en avez pas fini l'explication, et c'est ce que nous allons essayer de faire. C'est qu'alors l'humanité étant encore dans l'âge d'adolescence, et par conséquent sans expérience, les plus forts, les plus rusés, enclins à l'esprit d'égoïsme et de cupidité, ont employé leurs astuces : 1° la force ; 2° la feinte douceur ; 3° et la corruption, tous de concert ont tendu des pièges, où les bons et la bonne foi sont tombés, ce qu'on a vu et ce qu'on voit encore de nos jours ; et c'est ainsi que le bénin communisme, tant par contrainte que par confiance, a cédé sa place au rusé, au cupide individualisme. Conti-

nuons votre article : « L'homme désire posséder
 » exclusivement, et bientôt, tant sa nature est in-
 » satiable, il voudrait posséder la terre entière.
 » Tout cela est mal, nous le disons, avec la frater-
 » nité ; mais comment faire pour extirper cet élé-
 » ment de discorde du cœur des fils d'Adam ? Re-
 » tourner au communisme avec les lumières de la
 » civilisation qui ont créé de nouvelles jouissan-
 » ces !... Nous croyons l'homme inconstant de sa
 » nature, toujours insatiable et désireux de s'ap-
 » propriier, au lieu d'être simple usufruitier, com-
 » me le voudrait la loi morale, se laisserait de cet
 » état de bien-être, et laisserait aux intrigants, aux
 » forts habiles à se produire.... la latitude d'établir
 » une nouvelle féodalité. »

L'homme, dites-vous, désire posséder exclusi-
 vement. Mais un pareil langage comprend tous les
 hommes en général, et par conséquent c'est médire
 des uns et calomnier les autres. Il ne faut pas non
 plus, voyez-vous, faire abstraction des qualités
 humaines : car, s'il en est qui naissent avec des vi-
 ces, nous croyons que la plupart naissent avec la
 sagesse et la vertu ; et nous croyons aussi que le
 désir, ainsi que les besoins matériels et moraux de
 vivre en société, sont de même innés dans le cœur
 de l'homme : tout nous le prouve, car tout l'en-
 traîne vers ses semblables et l'oblige même à s'ap-
 procher d'eux, puisque tout aussi le soumet à cette
 loi d'attraction qui le rend sociable.

Vous dites que le désir de posséder exclusive-
 ment est mal, et vous demandez comment faire
 pour extirper cet élément de discorde du cœur des
 fils d'Adam ? Mais puisque Dieu nous a faits tout per-
 fectibles, n'est-ce pas pour nous perfectionner ?
 Devons-nous croire, devons-nous penser même que
 la divinité nous aurait donné, de plus qu'aux bru-
 tes, les bras, les mains, les organes de la parole,
 les facultés intellectuelles et l'intelligence pour nous
 tyranniser, nous opprimer et nous asservir mutuel-
 lement ? Oh ! non : car ce serait un outrage à sa sa-

gesse divine, à sa bonté infinie. Pour nous, nous sommes convaincus que si sa grande Providence nous a doués de tous ces avantages, c'est pour purifier nos cœurs des vices qui nous mettent non-seulement au niveau, mais infiniment au-dessous de la brute, en ce que celle-ci, chacune dans son espèce, vit dans la plus parfaite harmonie, sans tyrannie, sans oppression, sans asservissement et s'aidant mutuellement au besoin, ce qui fait honte à l'humanité.

On ne peut, prétendez-vous, retourner au communisme avec les lumières de la civilisation qui, dites-vous, ont créé de nouvelles jouissances. De quelles lumières, de quelle civilisation et de quelles jouissances prétendez-vous parler? Ah! c'est ici qu'il faut nous expliquer catégoriquement.

Nous, nous appelons lumières de la civilisation, ce qui éclaire tout, ce qui harmonise tout et ce qui réjouit tout; car, comme dit l'Évangile, la vraie lumière est celle qui éclaire tout homme venant en ce monde. Et les lumières qu'on donne au peuple où sont-elles? Combien y a-t-il de siècles qu'on le tient dans les ténèbres, l'ignorance, les erreurs et les préjugés? Et n'y a-t-il pas de certains hommes encore aujourd'hui qui disent que le peuple est trop instruit!... Est-ce là le langage de la civilisation? Dans la vraie acception du mot, civilisation veut dire civiliser, rendre poli, honnête, sociable. Est-ce que l'organisation donne ces avantages au peuple? Non, puisque les portes de l'instruction lui sont toujours fermées et puisqu'on le laisse brut. Or, où sont donc les lumières de la civilisation? Le mot civilisation a encore une plus noble signification, dans le fonds il veut dire : égalité, équité, justice, humanité, car c'est ce qui est opposé à barbarie. Eh! bien, existent-elles en réalité et dans toute leur étendue, ces quatre choses? Non. Mais où est donc la civilisation? Est-ce dans les arts et l'industrie? Non, car c'est le peuple qui fait tout sans pouvoir profiter de rien. Est-ce dans l'invention

des machines qui abrègent les bras ? Non , puisque pour l'opulente fortune d'un seul , des centaines gémissent dans la misère. Est-ce dans l'exploitation du travail de l'homme par l'homme ? Non , car la loi morale le défend. Est-ce dans l'exploitation de la femme par l'homme ? Sont-ce là les nouvelles jouissances que vous dites être créées par les lumières de la civilisation ; Mais c'est encore ce que défend le plus expressément la loi morale. Serait-ce de posséder l'étouffoir du flambeau de la vérité ? Non , parce que ce serait profaner l'Évangile , car vous savez que Jésus-Christ a dit qu'on ne doit pas mettre la lumière sous le boisseau , qu'on doit la mettre sur la table pour qu'elle éclaire l'appartement et tous ceux qui sont dedans. Enfin , serait-ce le mépris qu'ont les riches pour les pauvres et celui qu'ont les oisifs pour les travailleurs ? Non , car tout cela n'est non-plus pas de la civilisation. Qu'est-ce donc que vous appelez civilisation ? Est-ce la concurrence qui , dans toutes les nations , depuis la plus basse jusqu'à la plus haute profession , rend tous les hommes ennemis les uns des autres ? Est-ce l'organisation où l'égoïsme fait commettre toute sorte de crimes ; où les oisifs ont tout , où les producteurs n'ont rien ; où la mollesse regorge de superfluités tandis que le travailleur est dans la misère ; où le peuple court comme en un jour de fête pour voir tomber une tête de dessus un échafaud ; et , après avoir convenu que tous les hommes sont frères , tout cela est-ce de la civilisation. Non , et vous le savez bien. Mais revenons.

Puisque vous convenez que le désir de posséder exclusivement est un mal , en admettant qu'il est inné dans le cœur de l'homme , est-ce une raison pour devoir le tolérer et le laisser subsister ? Encore une fois , n'est-ce pas pour nous perfectionner que Dieu nous a faits perfectibles ? Et si , comme vous le dites , en supposant le communisme établi , la force et la ruse aidant , on voulût reconstituer la propriété , pensez-vous qu'il n'y aura pas de

lois fondamentales, justes et équitables pour mettre un frein à la cupidité? Pensez-vous que l'histoire de l'esclavage, de la servitude, de l'oppression, de la tyrannie et de tant de malheurs et de misères des siècles passés ne donnera pas au peuple l'expérience nécessaire pour les siècles à venir, surtout quand l'éducation sera partout et pour tous la même.

O Monsieur le Rédacteur! ayez meilleure opinion de la perfectibilité humaine; car, en douter, c'est faire injure à son espèce, c'est blasphémer sa nature et c'est outrager l'intelligence divine puisque chacun de nous est une particule de son essence. Pour la gloire de Dieu, pour l'honneur des hommes et pour le bonheur du genre humain, travaillons sans relâche pour une meilleure organisation, car celle qui nous régit n'est pas une civilisation, mais un désordre moral qui aigrit les hommes au lieu de les adoucir et les irrite au lieu de les civiliser.

IV.

Maintenant nous venons à l'article *question communiste* de votre n° 7. D'abord, si nous sommes bien informés, d'après ce qu'on nous a dit, ce serait vous qui, de votre chef, auriez fait la lettre insérée dans votre n° 6., ce serait vous qui l'auriez envoyée aux ouvriers pour la faire signer et qui l'auriez publiée dans le secret dessein de provoquer, de la part de la *Gazette de Lyon*, quelque blâme contre le communisme; et, ce qui nous en donne la presque certitude, c'est de vous être empressé de reproduire sans commentaire, sans aucun argument, sans la moindre objection, l'article de la *Gazette* en réponse à la lettre précitée.

« Vous dites que --- comme simple rapporteur
 » du débat, ne voulant vous même ni défendre ni
 » attaquer le communisme mais seulement lui of-
 » frir ce qui lui a été injustement refusé jusqu'à
 » ce jour par la presse démocratique (une tribune),
 » parce que, ajoutez-vous, toute opinion doit pou-

- » voir se produire dans les limites légales et s'é-
- » purer par la discussion, dans le creuset de la
- » publicité, votre impartialité vous a obligé à faire
- » connaître la réponse de la Gazette.

Vous ne voulez ni défendre ni attaquer, dites-vous? Vous n'avez pas défendu, non, puisque vous n'avez posé la moindre réflexion en faveur du communisme, mais vous l'avez attaqué sinon directement mais indirectement.

Vous offrez au communisme ce qui lui a été refusé! Cette offre de votre part vient à l'appui de notre opinion émise ci-dessus : que c'est vous qui avez fait ladite lettre, que c'est vous qui l'avez envoyée pour la faire signer et que vous l'avez ensuite publiée dans le but de provoquer de nouvelles attaques contre le communisme, car si la lettre mentionnée eût émanée des ouvriers, ceux-ci vous en auraient demandé l'insertion, vous l'auriez accueillie et cela s'appelle accorder; mais dire que vous lui offrez votre tribune, c'est avouer que vous êtes l'auteur de la lettre.

Votre impartialité, dites-vous, vous a obligé à faire connaître la réponse de la Gazette! Nous, nous disons que c'est votre partialité qui vous a porté à cette reproduction afin de mieux répandre l'attaque et de détourner par là les adhérents au communisme; et nous concluons que, quand on ne veut pas gêner l'essor de la pensée ni entraver la marche du progrès, l'on ne se met pas rapporteur de pareils débats. Mais laissons là ces débats, et faisons quelques réflexions sur l'article de la Gazette que vous avez reproduit. --- Nous venons de recevoir votre n° 8, nous n'avons rien à y répondre.

V.

- Vous dites, messieurs de la Gazette que,
- « Ce qui vous afflige le plus, dans cette lettre,
 - » c'est de voir que nous suspectons vos sympathies
 - » pour nous et que nous vous croyons insensibles
 - » aux maux que nous éprouvons. »

Nous croyons facilement à votre affliction parce

que nous savons que vous voudriez toujours passer pour ce que vous n'êtes pas, et ne pas passer pour ce que vous êtes ; c'est-à-dire que vous voudriez que nous crussions que les paroles de douceur que vous prononcez avec emphase du bout des lèvres sortent de votre cœur, tandis que l'expérience nous montre partout et toujours l'évidence du contraire.

Vous dites que « vous savez que notre sort est »
 » digne de pitié et que les gouvernements font trop
 » peu attention à nous. »

Mais alors pourquoi n'employez-vous pas votre parole toute puissante pour une amélioration, pour une meilleure organisation ? C'est pourtant votre devoir d'accomplir les vœux de la fraternité humaine et de prêcher par l'exemple l'amour du prochain : l'Évangile vous le prescrit.

« Vous dites que nous donnons, tête baissée, »
 » dans une doctrine subversive de l'ordre social. »

Voudriez-vous bien nous dire où est cet ordre social dont vous prétendez nous parler ? Car pour nous, nous ne voyons que désordre et anarchie. Dans la véritable acception du mot, ordre social veut dire société, et société c'est quand on est solidaire les uns des autres, c'est quand les devoirs et les droits sont égaux pour tous. Existe-t-il cet ordre ? Quand par l'absence du travail ou pour cause de maladie, un père de famille a été contraint de contracter des dettes, existe-t-il une société pour l'aider à les payer ? Au contraire. Ce que vous appelez ordre social fait vendre d'autorité ce qui lui reste et met lui et sa famille dans le plus complet dénûment. Quand un père et une mère ont consacré toutes leurs sueurs pour élever une nombreuse famille ; quand ils ont fourni des enfants à l'état, ou quand leurs enfants sont morts ou disséminés ou incapables d'être leur appui, qu'ont ce père et cette mère sans ressource dans leur vieillesse ? Hélas ! Pour récompense de leur sagesse et de leur vertu ? Ils ont... Quoi ! Le dépôt de mendicité qui est une prison ! Et ceux qui nous disent

T. C. F. les y laissent aller ! Comment entendent-ils donc la fraternité ? C'est pour nous tromper ! Est-ce là de l'ordre social.

Quand un homme ruine plusieurs familles pour sa fortune personnelle, est-ce de l'ordre social ? Quand plusieurs exploitations s'associent et s'unissent pour ne faire qu'un monopole à l'effet d'augmenter le prix des denrées de première nécessité, et que le prix est exorbitant pour le peuple, est-ce de l'ordre social ? Une organisation qui contraint l'ouvrier à se retrancher le nécessaire, qui élargit la route de la fortune au riche en rétrécissant celle du peuple, et quant au fur et à mesure que l'intelligence de nos enfants se développe, ceux-ci ne connaissant la vie que pour y être malheureux, sans existence assurée, tout cela est-ce ordre social ? Où est la solidarité ?

Vous dites que le communisme renferme des immoralités ! Que ne les avez-vous signalées ? Nous, nous allons vous en signaler quelques unes de l'ordre social actuel.

Dites, messieurs de la Gazette, quand un oisif n'ayant ni loyer ni impôt à payer, ni femme ni enfants à nourrir, mais qui a, en sus d'un énorme traitement, une brillante fortune, un palais richement meublé, tandis que d'honnêtes travailleurs chargés d'une nombreuse famille n'ont, pour logement, qu'une seule pièce, souvent malsaine où les lits sont à côté les uns des autres, où le père et la mère sont même obligés, quelquefois, de coucher de grands enfants avec eux, est-ce de la moralité ?

Quand, par tous les moyens de séduction, le riche trompe la fille du pauvre, quand il l'a deshonorée, qu'il l'a rendue l'objet du mépris de sa famille et des étrangers, quand il a compromis tout son avenir et sa santé, quand il est père d'un enfant sans naissance et sans existence, autre objet de mépris, quand pour toute consolation on dit à cette malheureuse que les hommes cherchent, que

On bâtit avec marbre, avec pierre et pisé.
Soyez plus indulgent si ma verve vous touche,
Quand ma tête est enceinte, il faut bien qu'elle ac-
couche!

Et puis, soit prose ou vers, par mon génie allier,
Je veux mon nouveau né couché sur le papier.

Le principal mérite en ce qu'on fait entendre
Est bien celui, je crois, de se faire comprendre,

D'être toujours exact, avec simplicité
Et de bien s'attacher à la vérité.

Quant à moi pour le vrai, constamment sympathique
Dans les narrations, j'aime le véritable.

Je ne suis pas poète et moins littérateur :

Mais faut-il pour cela, me priver du bonheur,
De l'unique plaisir d'émettre mes pensées

Quand je trouve à propos de les voir bien placées ?

Ou quand, par un journal, on se voit provoqué

Et que, dans sa doctrine on se croit attaqué,

Doit-on, en pareil cas, observer le silence ?

Oh ! non, car je suis trop pétri d'indépendance.

J'ai, pour argumenter, l'auguste vérité

Et le sincère amour de la fraternité

Pour répondre hardiment aux coups de la tribune

Et lui parler sans fiel, sans sel et sans rancune.

Or, pour quoi redouter les hommes de l'erreur

Quand de l'espèce humaine on cherche le bonheur ?

Quand on voit au progrès opposer des barrières,

Ne doit-on pas toujours propager les lumières ?

Oh ! certainement oui, c'est là notre devoir :

En bannissant la crainte on conserve l'espoir :

On conserve la foi, le zèle, le courage

Et l'amour du prochain le plus noble partage.

Pour moi, tout pénétré de ces doux sentiments,

Je trouve à tous propos les plus forts arguments ;

Mon esprit accablé reprend toute sa verve ;

Et là, comme un Caton auprès de sa Minerve,

Oubliant les tracas que tantôt j'ai décrits,

Je prends plume et papier, et de l'encre, et j'écris.

c'est à la femme, elle faible, à se garder, et, enfin, quand on félicite la conduite du riche et qu'on blâme celle de la pauvre plongée dans le malheur, est-ce de la moralité?

Quant avec les sueurs de l'ouvrier, le riche entretient dans le vice la fille du pauvre, est-ce de la moralité?

Quand, par l'absence du travail et de moyens d'existence, la fille du pauvre est contrainte de se prostituer, est-ce de la moralité? Et quand on tolère les maisons de prostitution où s'exercent tous les vices, est-ce de la moralité? Où est la société qui prend à sa charge, ou tout au moins, sous ses auspices, les enfants du pauvre contraint de travailler pour gagner leur vie avant l'âge et avant d'avoir atteint le développement de leurs forces physiques et morales, ce qui est une source de vices et d'abrutissement?

« Vous nous demandez comment nous nous y »
 » prendrons pour faire accepter à l'immense ma- »
 » jorité, une doctrine qui blesse tous les droits et »
 » tous les intérêts. »

Tous les intérêts? Vous êtes donc partisan de l'égoïsme et de l'individualisme. Selon l'Évangile, ce sont deux péchés capitaux. — Tous les droits? Vous prétendez donc que les droits civils doivent l'emporter sur les droits de la nature et que les lois des hommes doivent prévaloir sur les lois de Dieu? C'est une autre profanation.

« Vous demandez aussi si nous attendrons que »
 » tout le monde soit communiste comme nous ou »
 » si nous nous mettrons à l'œuvre malgré les ré- »
 » sistances. »

Comme la précédente, cette demande nous force d'accoucher avant terme. Vous trouverez à la fin de ce petit ouvrage, la réponse à vos deux demandes c'est un morceau qui paraîtra incessamment tout complet.

« L'humanité, dites-vous, n'a jamais voulu et »
 » ne voudra jamais de ce remède. » Nous sommes

d'accord avec vous tant que le mensonge étouffera la vérité. --- « Reste, dites-vous, la violence et le crime. »

Nous avons lu l'histoire des crimes des papes, de l'inquisition, de la question, des sacrilèges et le massacre de la Saint-Barthélemi. C'est assez vous en dire, n'est-ce pas? Nous ajouterons seulement que c'est au nom d'un Dieu de paix, de clémence et de bonté, que des hommes instruits, se prétendant civilisés, exerçaient toute sorte de cruautés sur leurs semblables, sur leurs frères. Pour nous, nous repoussons, de toutes nos forces, la violence et le crime, car ces procédés nous font horreur.

« La communauté des biens, dites-vous, a été » rêvée par quelques philosophes et mise en pratique sur une petite échelle. » Voudriez-vous nous dire d'où dérive le mot communion? Vous dites, vous, qu'il signifie : communion des peuples. Mais nous savons qu'il veut dire table commune ou Jésus-Christ mangeait avec ses apôtres et ses disciples. Vous êtes en opposition avec votre maître.

« L'homme, dites-vous, aspire à monter; monté, » il veut monter encore; petit, il veut devenir » grand; grand, il veut devenir plus grand encore » et encore et toujours. »

Mais cela sont des vices. Puisque Dieu nous a faits perfectibles c'est pour nous perfectionner. Pourquoi dites-vous : « fuyez les honneurs, les » vanités et les biens périssables de ce monde. » C'est donc pour vous faire plus large la route de la fortune? Ce qui nous porte à le croire, c'est que, contrairement aux commandements de N. S. J.-C., vous ne convoitez que les riches et portez peu d'attention aux pauvres. Il ne faut plus nous dire, voyez-vous, que nous ne sommes sur la terre que pour souffrir. C'est une imposture, une calomnie outrageante envers la divinité; car il est constant qu'un bon père ne met pas des enfants au monde pour les rendre malheureux. Il faut être convaincu, au con-

traire, que nous sommes tous créés pour être heureux ; et, ce qui en est une preuve évidente, incontestable, c'est que, par sa sagesse, sa bonté et sa puissance infinie, Dieu n'a rien omis pour notre bonheur : en créant nos besoins, il a aussi tout créé pour les satisfaire au matériel, au physique comme au moral. Et ces doux sentiments d'amour, d'amitié et de tendresse ! Ces douces sympathies, précieux dons de sa divine providence, qui nous font pencher et nous entraînent vers nos semblables, ne sont-ce pas autant de preuves de sociabilité et de perfectibilité qui nous font sensiblement sentir le vide social, ou plutôt, le besoin du perfectionnement et de la civilisation humaine ? Il faut donc le remplir ce vide où la triste humanité languit dans les souffrances depuis tant de siècles. Et quel est le vrai moyen pour arriver à ce perfectionnement, pour atteindre cette civilisation si ce n'est la communauté ?

Ainsi, messieurs, nous vous prions de ne plus repousser le communisme ; car, sans la communauté, on ne peut que tyranniser son prochain : qui ne sert son prochain ne peut servir Dieu, attendu que nous émanons tous de la divinité, et qui-conque garde son superflu pendant que son frère est dans la misère, est ennemi de Dieu et des hommes.

A LA GAZETTE.

Il faut, il faut changer ce funeste édifice,
 Ce monument d'orgueil, d'astuce et d'artifice,
 Et lui substituer le système icarien,
 Ce système prêché par le premier chrétien.
 Car la communauté surnommée Icarienne
 Est pour réaliser la doctrine chrétienne
 Et l'établissement dans la sainte équité.
 En chassant le fléau de la cupidité,
 Ce désir infernal de l'individualisme
 Qui supplante partout l'odieux égoïsme,
 La terre ne sera, pour tous qu'un seul trésor
 Et nous arriverons alors à l'âge d'or.
 Mais par quels procédés atteindrons-nous ce but ?

But qui, du monde entier doit être le salut !
 Ah ! certe, il faut avoir la noble patience
 D'user tous les ressorts de notre intelligence ;
 Pour toute arme n'ouvrir que la discussion
 En sagesse, en douceur, en modération ;
 Par l'exemple prêcher la douce tolérance ;
 Pour le principe avoir de la persévérance ;
 A tous fanatisés accorder tout égard,
 Vis-à-vis la doctrine à les mettre en regard ;
 Puis lire et méditer, dans notre pénurie,
 Le livre intitulé : *Voyage en Icarie* ;
 Donner tous nos loisirs aux méditations,
 Sans cesse nous livrer à nos réflexions ;
 En outre commenter, interprètes habiles,
 Préceptes et versets de tous les évangiles.
 Il nous faut, en suivant l'exemple de Jésus,
 Chasser de parmi nous, toute espèce d'abus ;
 Purifier nos cœurs, en expulser les vices,
 Et nous dévouer tous à tous les sacrifices ;
 Songez que l'ignorance et l'abrutissement,
 Le jeu, les passions et tout dérèglement,
 Altèrent nos santés, consomment nos ruines,
 Entravent le progrès, arrêtent nos doctrines,
 Font notre aveuglement, arment nos ennemis
 Et causent l'abandon de nos meilleurs amis.
 Enfin, pour le bonheur des femmes et des hommes
 Et pour sortir un jour de l'enfer où nous sommes,
 Il faut des préjugés déchirer le bandeau
 Et de la vérité rallumer le flambeau ;
 Des superstitions expulser le fantôme
 Et rendre à tous l'honneur que l'homme doit à
 l'homme

Il faut, dis-je, sortir, de ce gouffre d'erreurs
 D'où naissent nos soucis, d'où sortent nos malheurs,
 Et ne plus s'éblouir, de tant d'échafaudages
 Qui font de notre terre une mer de naufrages.
 Ensuite pratiquer la morale du Christ :

Et puis nous unir tous de croyance et d'esprit.
 Les hommes généreux, à l'âme libre et pure,
 Enseignent aux humains les droits de la nature,
 Travaillent avec zèle, avec activité,
 Pour nous constituer tous en société.
 Ainsi, tous de concert, mettons-nous sur leurs traces,
 Et comme leur génie, embrassant les espaces,

Dans les climats lointains nous porterons la paix
Et, de notre union, nous aurons les bienfaits.

Ah! c'est à vous, Cabet, Proudhon, Villegardelle,
Louis Blanc, George Sand, de mémoire éternelle,
A vous Pierre Leroux, E. Sue et cœtera,
Que la postérité sans cesse bénira,

A vous à féconder les champs encore en friche;

A vous à convertir et le pauvre et le riche.
En travaillant ainsi pour le bien social

Vous nous amènerez le bonheur général.

Et pour ce monument, grand vœu du prolétaire

Nous viendrons tour-à-tour apporter notre pierre.

Nous sommes, il est vrai, privés d'instruction
Grace au triste défaut d'organisation.

Mais notre attachement, pour la sainte doctrine

Nous conduit au progrès par la simple routine,

Et nous conduira tous, dans nos devoirs, nos droits,

Dans un bonheur commun sous de communes lois.

Car, malgré nos labeurs, le système arbitraire

Nous fait manquer de tout, jusque du nécessaire:

Et tant que ce proverbe, usité parmi nous,

« Chacun pour soi, mais Dieu pour tous »

Ne sera supprimé des bouches mensongères,

Nous verrons déborder le torrent des misères:

Surtout tant qu'on dira, tout en parlant des biens,

« Voici le tien, voilà les miens. »

Ces mots: le tien, le mien, doivent n'être en usage

Qu'au sujet de famille ou bien de mariage,

Et n'être conservé, pour tous nos descendants,

Pour dire: mon habit, ma femme mes enfants;

Mais l'on ne dira plus: « Mon bien, ni: ma fortune, »

Puisque tout deviendra la richesse commune.

Lyon, 6 octobre 1843.

PONCET,

Secrétaire et Rédacteur.



MEURGÉ.

MAMESSIER.

RACINE.

(1) Ce morceau de vers étant extrait d'un ouvrage complet,
era reproduit incessamment avec son complément.

A M. LE RÉDACTEUR DE LA *TRIBUNE*
LYONNAISE.

M. le Rédacteur,

Le genre humain est enfin arrivé à une époque où le progrès des lumières fait de notre globe un vaste enseignement mutuel, une spacieuse école où s'étudie la science sociale, cette science des sciences qui doit conduire tous les hommes aux mêmes devoirs, aux mêmes droits et au même bonheur ; oui, l'espèce humaine semble avoir atteint l'âge de maturité, où le ciel des pensées s'éclaircit, où l'horizon des idées s'élève et où le baromètre des intelligences monte à l'extrémité de son tube.

Nous voyons sur toutes les routes de l'avenir une grande affluence d'esprits, une foule de génies allant les uns d'une marche lente, les autres rapide ; mais tous convergeant au même but pour trouver ce bonheur commun qui doit confondre tous les hommes dans un même amour, celui de l'humanité et de la fraternité.

Et nous, M. le Rédacteur, comme élèves de cette sublime école, comme disciples du citoyen Cabet et comme apôtres de la doctrine communiste-icarienne qui se démontre, se débat et se discute dans ce mutuel et vaste enseignement, nous venons opposer nos arguments à ceux que vous avez émis dans les numéros 3, 4, 5, 6 et 7 de la *Tribune lyonnaise*. Car, suivant votre marche toujours divergente, si nous voyons avec plaisir que vous appartenez au progrès et que vous êtes un de ces génies qui se sont mis sur les routes de l'avenir, nous voyons aussi avec peine que, comme un globe qui parcourt l'espace pour trouver un orbite quand quelque événement dans l'immensité lui a fait perdre le sien, de même votre pensée est errante, cherchant le système social pour lequel vous devez vous prononcer. Néanmoins, quoique notre zèle pour l'humanité, zèle qui doit être celui de tous les cœurs bien nés pour en être le mobile, nous porte à dé-

fendre nos doctrines quand vous les attaquez ; la reconnaissance étant aussi le mobile des âmes généreuses, nous vous conservons la nôtre en considération de la part que vous avez toujours prise à la défense des travailleurs quand vous dirigez l'*Echo de la Fabrique*. Pour ce, nous serons conséquents avec nous-mêmes autant qu'il nous sera possible, afin de vous garder le respect que les hommes se doivent entre eux ; et si, contre notre volonté, nous nous écartions des convenances, comme prolétaires, nous réclamons d'avance votre indulgence en faveur de notre inexpérience en littérature, parce que nous allons vous suivre pas à pas dans votre marche progressive du socialisme avec toute l'impartialité qui fait distinguer l'homme d'humanité, de cœur et de caractère.

I.

Dans votre numéro de mai vous dites :

« Le *Journal de Genève* annonce que M. le sous-préfet de Gex a demandé aux maires des communes de son arrondissement d'expulser tous les Allemands suspects de communisme. » — Et puis, après votre commentaire à ce sujet, vous ajoutez : — « Nous repoussons le système communiste, parce que nous pensons que, dans l'avenir, il rétablirait une féodalité nouvelle, d'où la conséquence de parcourir un nouveau cercle de misères ; mais d'autres l'admettent ; pourquoi gêner l'essor de la pensée ? c'est à la presse seule à discuter tous les systèmes. »

Voilà qui est trancher doctoralement la question et condamner le communisme avant toute discussion. Si vous étiez réfléchi en écrivant, vous vous seriez aperçu que la dernière partie de votre phrase est en contradiction manifeste avec la première, puisque vous dites « que c'est à la presse seule à discuter tous les systèmes, que pour cela même il faut qu'ils puissent se produire librement, et que, de cette manière, ils sont sans dangers. » — Y a-t-il eu discussion ? Est-ce à la suite de débats

contradictoires que vous avez mûri votre opinion et prononcé votre arrêt contre le communisme? Nous sommes en mesure de vous prouver le contraire, d'où nous concluons que l'article relatif à M. le sous-préfet de Gex n'a été pour vous qu'un prétexte, derrière lequel vous vous êtes retranché pour attaquer la doctrine communiste et éloigner par cela même tous ceux qui auraient quelque tendance à ce système. Tenir un pareil langage, puis dire qu'on ne doit pas gêner l'essor de la pensée, est une divagation ridicule qui vous met en contradiction avec vous-même : car c'est bien vouloir gêner l'essor de la pensée et paralyser la marche du progrès, que de dire que vous repoussez le communisme, pensant que dans l'avenir il rétablirait une féodalité nouvelle. C'est à la presse seule à discuter tous les systèmes, dites-vous; mais alors, quand vous avez établi cette critique, vous auriez dû lui faire suivre, au n° 3, les arguments que vous avez émis au n° 5, vous auriez eu plusieurs avantages : 1° votre aveu de repousser le communisme n'aurait pas eu la couleur de la calomnie ni la figure d'une arrière-pensée; 2° vous n'auriez pas eu le déboire d'y revenir plusieurs fois pour vous justifier, qu'à tort ou à raison l'on vous a adressé; 3° et vous auriez établi loyalement une discussion au lieu d'une polémique, car votre journal fait bien partie de la presse.

Maintenant, M. le Rédacteur, il s'agit de savoir de quel communisme vous voulez parler. Si c'est de l'icarien, le discours en faveur du christianisme que vous avez prononcé dans un groupe phalantérien, vous met encore complètement en contradiction avec vous-même. Voyons, passons-le en revue ce discours, examinons plusieurs de ses paragraphes.

En louant la doctrine chrétienne, vous dites que le pouvoir de la parole a été substitué à celui de l'épée. — Eh bien! nous vous dirons (et vous le savez) que le système communiste-icarien a substitué

le pouvoir de la discussion, de l'intelligence et de la pacification à celui de la révolte à main armée.

Vous dites : le droit d'enseigner accordé à tous. — Ce n'est donc pas à la presse seule à discuter, nous le pouvons aussi, nous, si nous en avons les moyens.

Vous dites que c'est en appelant à lui les hommes de paix et de bonne volonté que Jésus-Christ a accompli sa mission et sa loi. — Le système icarien n'appelle à lui que les hommes modérés, pacifiques, justes, humains.

Vous dites que la communion sous les deux espèces du pain et du vin était un symbole social, celui de la fraternité humaine. — C'est positivement le communisme que vous repoussez : car social et communal, socialiste et communiste, ou société et communauté, sont tous des mots synonymes.

Vous dites que, comme enfants du même Dieu, les premiers Nazaréens mangeaient le même pain, buvaient le même vin à la même table. — Eh bien ! c'est la communauté que vous repoussez.

Vous dites : le pauvre et le riche égaux devant la société comme devant Dieu, ou plutôt, il n'existait ni pauvres, ni riches, mais des frères et des sœurs. — Nous vous répondons que tout cela se pratique en Icarie.

Vous dites qu'Eglise est synonyme de communauté. — Donc pourquoi dites-vous que vous repoussez le système communiste ? Est-ce que communisme ne dérive pas du christianisme, qui a jeté par toute la terre les premiers germes de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ? Par exemple, contrairement à ce que vous dites, la mission du Christ n'est pas encore accomplie, attendu qu'il y a toujours des riches et des pauvres, et l'Eglise n'est qu'un simulacre de communauté, en ce que, du temps des Nazaréens, quand on sortait de la table de la communion, qui était la table commune, on avait diné et on était rassasié ; au lieu que, quand on sort de la table de la communion qu'on simule

aujourd'hui dans nos temples, on est encore à jeun, tant pis pour celui qui n'a pas de quoi se rassasier ailleurs. Ce n'est donc pas encore là la communauté que Jésus-Christ avait en vue d'établir.

Vous dites que Jésus-Christ n'adressait ces paroles : « Allez et instruisez les nations, » qu'aux prolétaires et non aux docteurs de la loi, ni aux hommes lettrés, parce que c'est aux prolétaires d'émanciper leurs frères, comme connaissant les misères intimes du prolétariat. — Nous vous répondons que, comme prolétaires, nous travaillons et employons tous nos loisirs pour l'émancipation de nos frères. Nous disons comme vous, M. le Rédacteur, valons-nous moins que les prolétaires de Judée? Mais, dites-nous, d'après un discours purément et sciemment communiste, composé par vous et prononcé par vous dans une réunion, comment pouvez-vous avouer que vous repoussez cette doctrine? C'est faire pour et contre, ou plutôt c'est errer sans marche arrêtée.

II.

Par votre n° 4 vous dites que « le communisme » est une doctrine bonne ou mauvaise.... mais » qu'il ne doit pas être calomnié; » puis vous ajoutez : « que peu importe. »

Mais dans tout cela il y a défaut de logique. Pour nous, nous disons que toutes les fois qu'une doctrine n'a d'autres tendances que celles d'établir le bonheur général et de mettre tous les hommes à l'abri de la misère, c'est une bonne doctrine : car telles sont celles du communisme icarien : il n'y a que l'égoïsme, l'individualisme et la cupidité qui peuvent la trouver mauvaise ; et vous le savez bien, par conséquent, c'est mal à vous de la mettre en doute et en suspicion de féodalité ; en ce que, tout en disant que cette doctrine ne doit pas être calomniée, vous établissez vous-même la calomnie à la publicité. Peu importe, bonne ou mauvaise, dites-vous ! Mais si elle est mauvaise, il importe à la presse, à vous, journaliste, de le prouver par des

arguments justes et précis, afin que le monde ne marche pas toujours d'erreur en erreur ; et, si elle est bonne (ce qui peut se prouver, le voyage en Icarie et l'Évangile en main), c'est encore à vous, journalistes, hommes de lumières et de progrès, qui savez aussi bien que nous qu'elle est bonne, à travailler pour son triomphe : il faut être de bonne foi et non marcher par des détours.

Plus loin, vous dites que si vous étiez mu par un sentiment d'hostilité, vous n'auriez pas blâmé la conduite du sous-préfet de Gex à l'égard des communistes allemands. Mais faites donc attention que votre conduite envers le communisme est bien plus blâmable que celle de ce magistrat, en ce que vous vous dites démocrate, tandis que le sous-préfet ne fait que son devoir de fonctionnaire, ce qui donne de l'élan au progrès au lieu de l'arrêter ; et votre attaque, comme venant d'un démocrate, entrave la pensée que vous voulez, dites-vous, laisser libre.

Enfin, plus loin encore, vous dites que vous ne demandez que le triomphe de la vérité et que ce sera avec plaisir que vous reconnaîtrez votre erreur, si on parvient à vous la démontrer. Eh bien ! nous croyons vous l'avoir suffisamment démontrée ; mais comme nous sommes convaincus que vous savez, aussi bien que nous, que le communisme est la plus pure démocratie, nous concluons de là que votre erreur n'est que volontaire, ou bien que vous manquez de logique : car il n'est pas naturel de s'apitoyer sur les maux du genre humain, quand on en repousse en même temps le remède, et c'est ce que vous faites : nous en sommes bien peînés, parce qu'un journaliste, surtout démocrate, ne doit pas laisser végéter sa pensée tantôt dans les hautes, tantôt dans les basses régions de l'intelligence.

III.

Par votre n° 5, en répondant au journal la Fraternité qui a relevé votre attaque, vous dites :

« Si nous eussions appartenu au système communiste, rien n'eût été plus simple que d'en prendre la défense ; mais, à tort ou à raison, nous ne le sommes pas. »

Si vous eussiez appartenu au communisme, vous en auriez pris la défense, dites-vous ; mais voilà encore une contradiction. N'avez-vous pas dit ailleurs que vous avez voulu le défendre ? Tenir un pareil langage, c'est avouer que ce que vous avez dit du sous-préfet de Gex n'était pas une défense, comme vous avez prétendu le dire, et que votre commentaire, à l'égard de ce magistrat, n'était qu'un retranchement derrière lequel vous vous êtes abrité pour, comme nous vous l'avons déjà dit, blâmer le système communiste, tout en feignant de le soutenir.

A tort ou à raison, vous n'êtes pas communiste, dites-vous aussi ! Mais de deux choses l'une : si vous trouvez avoir tort de ne pas l'être, c'est un aveu indirect que vous l'êtes sans vouloir vous prononcer ; nous prenons pour preuve votre discours tout communiste, prononcé au groupe phalanstérien ; dans ce cas, vous devriez vous avouer et en prendre la défense directement ; ou, si vous ne l'êtes pas et que vous trouviez avoir raison de ne pas l'être, alors, au lieu de l'attaquer, vous auriez dû, comme nous vous l'avons aussi dit plus haut, exposer vos arguments au premier abord, arguments auxquels nous allons arriver.

Vous dites que « c'est de votre part un acte de loyauté et de courage. De loyauté, ajoutez-vous, parce que s'il est naturel à la presse de défendre les opinions et ceux qui les partagent, il est assez rare de lui voir prêter son appui dans l'intérêt seul de la liberté et de la justice, aux opinions, aux hommes d'un parti contraire ; et de courage, ajoutez-vous de même, parce que le communisme ne jouit pas d'une grande sympathie, et que même la haute presse n'a pas encore voulu l'admettre à la discussion, tort que vous reprochez

